

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 63 (1925)
Heft: 52

Artikel: Lettre de la mi-décembre
Autor: Perret, David
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-219949>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie **PACHE-VARIDEL & BRON**, Lausanne
PRE-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité : **Gust. AMACKER**
Palud, 3 — LAUSANNE

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

AH ! SI LES VAUDOIS LE VOULAIENT !

A vous tous, abonnés, collaborateurs, lecteurs et amis du *Conteur*, que soyez au féminin ou au masculin, à vous tous, les meilleurs souhaits pour la nouvelle année.

Nous hésitons à vous demander si, durant l'année qui finit, notre petit journal, bien vaudois, qui voudrait l'être plus encore et qui le serait si les Vaudois y mettaient un peu du leur, vous a plu. Mais le Vaudois, vous le savez comme nous, arrive souvent — oh ! pas toujours — comme la grêle après vendanges.

Ah ! nous vous le disons, si les Vaudois, en particulier et en général, l'avaient voulu, le *Conteur* serait le... non, pourtant, pas le premier, ce serait trop dire, et puis, c'est gênant et inquiétant. La Bible ne dit-elle pas : « Les premiers seront les derniers ». Le *Conteur* se serait donc contenté d'être le second journal du monde. Et croyez bien qu'il aurait fait honneur à son rang. Mais les Vaudois ne l'ont pas voulu : ils se sont enrôlés dans les rangs du cosmopolitisme, de peur de ne pas faire comme tous les autres.

Alors, que voulez-vous, le *Conteur* a dû plus ou moins suivre le mouvement. Nous disons : « plus ou moins » ; mais c'est déjà trop. Le *Conteur Vaudois*, qui n'eût pour parrain que des Vaudois, doit rester purement vaudois, quitte à mourir de sa belle mort s'il n'est plus possible de vivre, étant « de chez nous ». Il a eu tort de céder à la mode.

Combien nous l'ont dit et nous le redisent, de ceux qui sont de vrais amis de notre journal. Si le caractère, le tempérament, l'esprit vaudois sont condamnés à disparaître — ce qui n'est pas prouvé — eh ! bien, le *Conteur* devrait être leur refuge contre les tendances cosmopolites et destructrices de ce temps-ci. Et si, inexorablement, ils doivent en finir avec les joies de ce monde, le *Conteur* a le droit incontestable de revendiquer l'honneur de leur fermer les yeux. C'est seulement alors qu'il lui sera permis de mettre la clef sur la corniche et de s'échapper de la terre pour aller à la recherche d'un monde meilleur et plus... vaudois.

Jusque-là, il tient bon, mais au seuil de cette nouvelle année, il se permet de solliciter l'appui bienveillant et précieux de nouveaux collaborateurs de « chez nous ». Et les abonnés ? dites-vous. N'ayez peur, quand les collaborateurs seront là, les abonnés viendront bien. Pourvu seulement qu'il n'en vienne pas trop ; que nous ne soyons pas débordés.

Savez-vous comment se devrait rédiger un numéro du *Conteur*. Ce n'est pas à la table de travail, le front dans la main et la plume stérile, fiévreuse et agitée au bout des doigts. Non, ce n'est pas ça. Passe encore le coin d'une table d'auberge, où l'oreille attentive guette et retient les joyeux propos échangés autour des tables voisines. Ce serait mieux encore d'une joyeuse réunion hebdomadaire, autour de la table ronde, chacun dégustant la boisson de son goût, vin, bière, café, thé, chocolat, etc. L'atmosphère voulue serait bientôt créée et chacun apportant sa part, grande ou petite, son esprit, sa jovialité, on ferait un *Conteur* d'attaque. Rappelez-vous la *Recafaioula*. C'était aussi une pe-

tite réunion d'amis patoisants, qui se tenait chaque semaine — ou chaque mois, nous n'avons plus souvenance — dans la salle haute d'un des cafés les plus justement populaires, alors, du vénérable quartier de la Cité.

Ah ! il n'était pas question de prononcer un mot de français ; il y avait amende. Il faut croire que les amendes étaient fréquentes, puisque, chaque année, grâce à la collaboration des délinquants, le groupe pouvait s'offrir un succulent dîner.

Aujourd'hui, il ne serait plus possible, en semblable institution, de proscrire l'usage du français. Les patoisants se font de plus en plus rares... Oh ! il y en a encore, et des bons. En cherchant bien.

Tenez, savez-vous une autre idée. Pourquoi ne pas organiser deux fois l'an, par exemple, dans quelque localité du canton — on en visiterait successivement les différentes régions — une réunion des « Amis du *Conteur* », c'est dire que tous en seraient, moyennant paiement du prix d'un modeste dîner à la vaudoise. Quelle joyeuse après-midi l'on passerait et quelle moisson d'anecdotes, de boutades, de bons mots, et tous du cru.

L'année qui commence nous accordera-t-elle la réalisation des divers souhaits que nous formons pour la prospérité du *Conteur* et, par lui, pour le réveil de ce caractère, de cet esprit qui sont nôtres, et qui, malgré leurs défauts et leurs faiblesses, ont du bon, beaucoup de bon.

En attendant les surprises que nous réserve la nouvelle année, chers abonnés et lecteurs, permettez au *Conteur* de vous adresser ses souhaits les meilleurs et les plus sincères. Surtout, restons unis !

J. M.



LO RENA ET L'ETIAIRU

(Fable)

On galé petit étiairu,
Tot plliein de vya; tot vi, tot dru,
La tiuva hianta, sein vergogne,
Allàve rupâ dâi z'alogne.
Tot d'on coup, vè on boutsenâ,
Sè tràove prâ pè on renâ.
(Porquie lâi a-te de cliiau bite
Que fant dâo mau âi pllie petite ?)
— Aussi pedhâ ! mon bon monsu,
Vo n'ite pas croâio, lè su !
Que lâi dit la bite rossetta.
Laiissè mè onconra n'hâoretta.
— Dâi rave ! lâi dit lo renâ.
N'è pas lezi de bambanâ.
— Eh bin ! dèvant de mè reduire,
Laiissè mè fère mè prèire !
— Tè prèire ? qu'è-te que cein ?
— Oquie que fant tote lè dzein,
Que fâ lo viardzet, attiutâde :
Cliiau que dzemeliant, lè malade,

Que l'ant falta de reveindzi
Le prèiant po sè soladzi.
Quemet ie fant ? L'è bin facilò.
On sè tint dinse, bin treinguillo,
Ou djeint lè piaute de dèvant;
On àovre adan lè get bin grand
Ein guegneint d'amon dâi z'etâle,
Pè lo coutset de cliiau sapalle,
La tita hianta, bin setâ,
Sen budzi, sein èquvâtâ,
Et on dit : « Bon Dieu dâi verdzasse,
Dâi renâ, dâi lau, dâi lemasse,
L'è ma fâi bin falta de tè
Câ su dein on rido papet. »
Lo renâ vo cein accutâve...
La potta d'avau lâi breinnave
Et po dessu l'etiairu
Sè site su son... pètairu,
Djeint lè piaute, lève lè get
Et guegne dau côté dau ciet.
Mâ l'etiairu que sè veillive,
Sè ludze... prout... permi lè pive,
S'aguelhie su on salalon
Et fâ dinse à noutron luron :
— Lo bon Dieu qu'a fè lè verdzasse
M'a de de tè dere stasse,
A tè et ti lè moquèrant :
Faut prèyi de bon tieu, et pas fère as-
l'imblissant. »
Mrac à Louis.

LETTE DE LA MI-DÉCEMBRE

UN sage, nommé Thalès, a dit que l'Espérance est le seul bien qui soit commun à tous les hommes ; ceux qui n'ont plus rien le possèdent encore. » Cette vérité qui revient à plusieurs reprises dans un calendrier à effeuiller, en cette fin d'année, semble avoir été mise là, et répétée intentionnellement par un autre sage, celui qui a composé le calendrier et choisi ces maximes qu'on lit, chaque jour, en arrachant le feuillet.

Pourquoi a-t-il répété celle-ci ? Était-il court ou l'a-t-il fait intentionnellement ? Je crois que cette pensée l'a frappé par sa justesse d'abord, puis par l'intérêt d'actualité qu'il lui a donnée. En effet, vers la fin de l'année, chacun se met plus ou moins à récapituler les événements de l'année écoulée et suppute ce que réserve celle qui va commencer.

Si le passé est douloureux, d'autant plus vivace sera l'espoir des joies et des bonheurs dans l'avenir. Si l'année qui meurt n'a rien réalisé de ce qui était attendu d'elle, d'autant plus ardent sera l'espoir de l'accomplissement du rêve dans celle qui vient.

Et ainsi, d'année en année, les années les unes après les autres, l'espoir tenace est là, ancré au cœur humain. Espoir béni, que de tristesses il a consolées, que de revers il a aidé à soutenir !

Il en est ainsi pour tous les hommes et ceux qui n'ont plus rien possèdent encore ce bien-là. Que de malheureux accablés de difficultés ou de maux, traînés avec eux pendant une partie de leur existence, ont dû le succès final à l'espoir auquel ils ont regardé sans défaillance ; quand tout leur manquait, l'espérance leur restait encore.

L'espérance qu'un autre poète a appelée Fille

des cieux, pleine de grâces, aux beaux jours de l'enfance, qui nous console aux jours de la douleur.

L'homme agité trouve un garant d'un avenir meilleur sur l'ancre fidèle de l'espérance, dit-il. L'espérance, comparée à une ancre, car fixée au cœur de l'enfant, elle l'accompagne le long des sentiers de sa vie, et si sa vie est amère, l'espérance l'adoucit en y mêlant son miel ; s'il rêve une gloire immortelle, c'est à son flambeau qu'il ranime son ardeur quand les coups du sort la font vaciller, et s'il succombe à ses maux sur la terre, c'est en souriant qu'elle lui montre le ciel.

Depuis la grande guerre qui a bouleversé notre monde et laissé des ruines, des tristesses, des inquiétudes sans nombre ; plus que jamais le cœur humain se rattache à l'espérance et ce que cette année ne lui a pas apporté, il l'attend de l'an nouveau.

Dans cet an nouveau, espérons l'ère de paix succédant à l'ère de guerre ; l'ère de joyeuse entente succédant aux divisions et aux luttes des hommes ; l'ère de la justice et de la paix, aussi parfaites qu'on peut les attendre des imparfaits mortels que nous sommes, succédant aux discordes, aux iniquités, à toutes les ignominies que, tant de faibles supportent impuissants, et que tant de forts entretiennent lâchement.

Les cloches de fin d'année qui sonneront dans nos campagnes et les chants qui retentiront sur les places de nos villages, parleront d'espérance, de l'Espérance, fille des cieux, séduisante espérance, ange béni qui berce notre cœur.

Mme David Perret.

Remède contre le mal de mer. — Sait-on que beaucoup de médecins affirment aujourd'hui qu'ils guérissent le mal de mer par la suggestion ? Diverses personnes, très sujettes à ce désagréable malaise, auraient fait sans encombre la traversée de New-York au Havre, après qu'on leur eut suggestionné qu'elles ne devaient pas avoir, qu'elles n'auraient pas le mal de mer.

Et l'on cite à ce propos l'amusante anecdote d'un père de famille qui, suggestionniste sans le savoir, avait débarrassé ses bambins du mal de mer en les intimidant, et en leur défendant d'être malades, — et, au besoin, en leur distribuant quelques taloches, s'ils déclaraient se sentir mal à l'aise. Un peu brutal le procédé, mais radical.

Le plus piquant, c'est que le père souffrait lui-même du mal de mer, et ne pouvait user vis-à-vis de lui-même du procédé qui lui réussissait si bien pour ses enfants.

LES ETRENNES

QU'ALLEZ-VOUS me donner pour mes étrennes ?... Oh ! ne me le dites pas ! J'aime mieux ne pas le savoir. Je préfère en avoir la surprise. Vous savez bien : les étrennes, c'est le don de la déesse Strenia. Pensez donc ! Une déesse ! Ce qu'elle offre est toujours ravissant ; et, si vous me le disiez d'avance, vous m'enlèveriez tout mon plaisir.

Mais, surtout, pas de ces étrennes banales dont la mode tend de plus en plus à se généraliser ! Les boîtes de bonbons, les sacs de marrons glacés, les flacons d'odeur, les figurines en porcelaine de bazar... ah ! non, merci ! Le Nouvel-An est une occasion unique de montrer votre ingéniosité. Soyez gentil, voyons ! Cherchez un peu. Si je suis amateur de livres, découvrez-moi une édition rare. Si je suis amateur de peinture, trouvez-moi une esquisse de Théodore Rousseau ou de Bida. Si je suis collectionneur, prenez-moi chez l'antiquaire un bibelot ancien, un bois sculpté, un rien, mais qui soit authentique. Enfin, donnez-vous la peine de connaître ma passion, et tâchez de la contenter. Si vous réussissez mal, je vous saurai gré, au moins, de l'attention.

Vous allez me dire : c'est bien difficile ! Mais c'est la difficulté qui fait le mérite. Envoyer la bonne chez le confiseur et lui faire faire de petits paquets, avouez que c'est trop commode.

Ah ! je sais bien. Aujourd'hui, on n'a plus le temps. Triste époque, en vérité. Est-ce que nous allons tous devenir des automates comme les Américains ? Hélas ! c'est fort à craindre.

Que ce soit le plus tard possible, en tout cas. Le Japon, qui se modernise, qui s'eupérianise, a toutefois conservé une curieuse coutume. Pendant les visites du Jour de l'An, on apporte le coffre aux figurines. Ce sont les « petites gens » du foyer. Elles sont habillées d'étoffes somptueuses, et les personnes amies, qui les voient chaque année, les admirent toujours avec le même étonnement. D'autres figurines semblables sont disposées dans des corbeilles, et l'hôtesse les offre à ses visiteurs, pour qui elles deviendront désormais les « petites gens » qui ne quittent plus la maison et que l'on montre aux parents et amis en visite, pendant les quinze jours du Nouvel-An.

Cette coutume m'a fait penser à la fragilité de nos étreintes, depuis un certain nombre d'années, à leur caractère éphémère, à la banalité des sentiments qu'elles expriment. Est-ce que nous ne devrions pas pouvoir constituer, dans chaque maison, avec les étreintes que nous recevons, une sorte de « musée des souvenirs », une « armoire aux souvenirs », tout au moins ? Et combien nos sentiments d'amitié ou d'amour familial se trouveraient du coup consolidés !

LE TESTAMENT

(Croquis villageois)

AVEZ-VOUS connu Criblette, le père Criblette comme on l'appelait, quoiqu'il soit mort dans la peau d'un célibataire endurci ? C'est lui qui se chauffait des parcelles de charbon trouvées dans les cendres que ses locataires jetaient au tas de ruclon, derrière la maison, et qui, sauf votre respect, baissait toujours sa culotte quand il s'asseyait à son bureau pour ne pas en user le drap. N'empêche que ses agissements dont vous riez lui ont permis de remplir bien des pions de bas. Aussi fallait voir les yeux de ses collatéraux quand M. le juge de paix les convoqua pour leur lire son testament. Jamais chatte allant fondre sur une souris n'a allumé de pareils quinquets. Il y avait là le ban et l'arrière ban des cousins, jeunes et vieux, pauvres et riches, femmes mariées et vieilles filles, le banquier Pinçon Criblette, les deux frères Niolu, pensionnaires des Incurables, un notaire, un huissier, un charcutier, une sage-femme, la veuve d'un gendarme, un graveur, un cantonnier, le jeune fermier Criblette-Benoît, marié d'un mois à peine, sa petite femme aux joues rouges comme des pommes d'api, et puis le secrétaire municipal Tassot-Criblette, etc.

Le testament débutait ici par une kyrielle d'articles sans intérêt, dans ce goût : « Je lègue le cadre renfermant la photographie de mon père à mon cousin Bourquin-Criblette, je lègue ma descente de lit à ma cousine Adrienne Mogat, je lègue ma Bible à mon neveu, le banquier Pinçon-Criblette, etc... » L'assistance était sur des charbons ardents, d'autant plus que ce diable de juge faisait des pauses à tout bout de champ, toussait, se mouchait, croyait devoir relire telle ou telle de ces dispositions insignifiantes.

Enfin arriva l'essentiel : « J'institue pour seul et unique héritier de mes biens, meubles et immeubles, dont cent cinquante mille francs en terres franches d'hypothèques, et nonante-cinq mille francs en titres et espèces déposés à la Banque cantonale, j'institue, dis-je, pour mon seul et unique héritier le premier enfant de la famille Criblette qui naîtra après sa mort... »

Une des vieilles filles déclara n'avoir pas bien compris, le juge répéta le passage en scandant chaque syllabe. Cette fois, la stupéfaction pétrifia l'assemblée. Seul Criblette-Benoît, le nouveau-marié, ne se troubla pas ; s'étant levé avant tous les autres et ayant donné un coup de coude à sa jeune femme, il sortit en disant d'un air entendu : « Viens Justine ! »

APRÈS MOI !

Un jour, Napoléon Ier, recevant David et Canova, amena la conversation sur la peinture et la sculpture. On parla de portraits.

Napoléon Ier, qui n'avait jamais eu la patience de poser, regrettait de ne pas avoir son véritable portrait peint par David. Il fut bien étonné d'apprendre que David l'avait peint en pied et de grandeur naturelle. L'Empereur voulut voir l'ouvrage et le trouva superbe. Le tableau représente Napoléon debout, au moment où il quitte son bureau, après avoir passé la nuit au travail, comme l'indiquent les bougies presque entièrement consumées.

L'Empereur, enthousiasmé, se tourne vers David :

— Mais David, pour qui ce portrait ? dit-il. Ce n'est pas moi qui vous l'ai commandé ?

— Sire, répond David, il est destiné au marquis de Douglas.

A ce nom, l'Empereur fait un mouvement brusque, et s'écrie en fronçant les sourcils :

— Comment, David, c'est pour un Anglais ?

— Sire, c'est pour un des plus grands admirateurs de Votre Majesté, répond David.

— Cela se peut, mais je n'en crois rien, répond Napoléon.

— Pour l'homme qui apprécie le mieux les artistes français, ajoute l'artiste.

— Le mieux ? Après moi ; dit l'Empereur avec brusquerie.

Pour tout arranger, l'idée d'un achat vient à Napoléon, qui propose à David 30.000 francs.

— Je ne puis accepter, répond le peintre, il est vendu et j'ai reçu l'argent.

— David, s'écrie l'Empereur, je rendrai au marquis son argent, mais il ne faut pas que ce portrait aille en Angleterre.

— Sire, vous ne voudriez pas me déshonorer !

— A Dieu ne plaise, David ; mais ils ne l'auront pas.

Et au même instant, Napoléon lança un violent coup de pied au milieu du tableau et creva la toile, en répondant avec exaspération :

— Ils ne l'auront pas !

Et il sortit du salon, en laissant tous ceux qui étaient présents immobiles et stupéfaits. Le lendemain, l'Empereur faisait appeler le grand artiste aux Tuileries, et tout était apaisé. A quelque temps de là, David recevait le brevet de commandeur de la Légion d'honneur, avec le titre de baron de l'Empire, et prenait pour armoiries celles que l'Empereur lui avait lui-même indiquées : — Une palette de sable placée sur un champ d'or, avec le bras du vicil Horace, tenant les trois épées qu'il destine à ses fils.

Quant au tableau, raccommodé et restauré par David lui-même, il fut envoyé un peu plus tard au marquis de Douglas, et sa famille le possède encore aujourd'hui. Mais avant de le livrer, David en fit quatre copies.

12... — Deux recrues, l'air gelé et transi, entrent dans un café :

— On voudrait quelque chose de chaud, dit l'un d'eux à la sommelière.

— Eh bien, voyons, qu'est-ce qu'on peut vous servir ?

Ils se consultent du regard, embarrassés.

— Apportez-nous du pain et du fromage !

Entre Pépés, sur la Riponne. — Alors, Toto (qui a la main pensée), t'as mal à la main ?

— Voui, c'est c'timbécille de Tinbon qui m'a maché sur les doigts.

Réflexion. — La vie est un champ plus ou moins grand, plus ou moins aride qui nous est donné à cultiver.

LE RENDEZ-VOUS

I

L'AN passé, j'ai conté ici-même, sous ce titre, une histoire vraie : du temps où j'étais collégien, j'avais rencontré une Colombine, le soir de Sylvestre, dans les rues de Lausanne. Nous avions fait connaissance et avions passé quelques heures ensemble le plus